



## Nothingwood

France/Allemagne

**Réalisation** : Sonia Kronlund

**Production** : Gloria Films Production, Made in Germany Filmproduktion, 2017

**Distribution** : Pyramide distribution

85 min

Dès les premières minutes, Shaheen Salim pose devant la Française qui le filme les principes du cinéma en Afghanistan, pays en guerre depuis quarante ans : « Ni Hollywood, ni Bollywood, ici, c'est Nothingwood. » Infrastructures, aides, équipement, culture cinématographique, tout manque, et à grands renforts de moulinets des bras pour donner des instructions à ses acteurs, ce cinéaste/acteur/superhéros populaire s'engouffre dans ce manque. Enfant resquilleur, il se faisait battre par ses frères indignés qu'il s'abreuve de sagas indiennes chantées. Jeune soldat dans l'armée afghane, il fait le mort quand les moudjahidines attaquent le fort de Maïmana et déciment son escouade ; son supérieur le récompense en lui offrant une caméra vidéo... L'homme-orchestre aux 110 films livre sa propre légende. L'occasion du documentaire active chez lui une veine autobiographique : pour son dernier tournage-express en date (une semaine et c'est dans la boîte), il embauche son fils pour jouer son rôle jeune, en une forme de *reenactment* qui nourrit obliquement le portrait « réel ».

Si la réalisatrice précise qu'elle voyage en Afghanistan depuis quinze ans et dévoile même l'ingénieux dispositif d'interprétariat qu'elle a mis en place, c'est moins pour donner

une garantie de sérieux à ce portrait apparemment folklorique que pour poser les premiers jalons d'un parallèle entre son travail de cinéaste et celui de Shaheen, a priori antithétiques puisque Sonia Kronlund est connue en France pour la précision et l'absence de commentaires de l'émission documentaire qu'elle produit depuis 2002 sur France Culture<sup>1</sup>. Sur place, les contraires fusionnent, comme déboussolés : seule femme ou presque sur les tournages, elle se voit requalifiée en homme par Shaheen (« Sonia Mister »), qui pulvérise les consignes de sécurité données aux voyageurs. Marchant volontiers en pleine rue, il multiplie les déplacements, et lorsqu'il arrive à l'aéroport de Bâmiyân, les grappes de fans l'attendent pour des autographes... Comme dans ses films, où il se montre soulevant une voiture du bout des doigts, *plus c'est gros, plus ça passe*. Il va jusqu'à poser dans la niche rocheuse de Bâmiyân, où s'élevaient les trois bouddhas monumentaux détruits par les Talibans en 2001. La ligne de partage se brouille entre profanation de la mémoire historique récente (arpenter les lieux détruits comme un enfant à Disneyland) et geste véritablement politique (ré-occuper de son imposante présence physique la béance créée par les fanatiques).

Les Talibans ? Shaheen les abreuve d'ailleurs sous le manteau de ses images interdites (comme toutes les représentations humaines). Qurban Ali, son acteur principal, efféminé en diable et souvent travesti, se fait accepter malgré sa différence, du moment qu'il est marié et père de famille. Quant aux souvenirs de la guerre civile que confie Shaheen (65 000 morts à Kaboul en trois ans au début des années 90), il ne les évoque qu'entremêlés à son activité incessante de tournage. C'est la beauté de ce film de ne pas se contenter de la forme un peu statique du portrait : la caméra extrêmement vive d'Alexandre Nanau (lui-même réalisateur du remarquable *Toto et ses sœurs*, 2016) réinjecte à chaque seconde la surprise du récit, dans et par-delà les mises en scène de soi qu'organise le picaresque Shaheen. Comme l'enfant rom Toto, celui-ci fascine avant tout pour l'énergie qu'il déploie – et que ses prouesses truquées métaphorisent –, énergie de survivant, sans remords pour les arrangements douteux, sans naïveté sur le pouvoir symbolique des images. En suivant jusque dans ses entournures ce bonimenteur kitsch (elle sait bien qu'il n'acceptera ni de la laisser filmer ses femmes et ses filles, ni de reconnaître qu'il refuse de le faire), Sonia Kronlund, qui a tant enregistré le réel, nous désigne la fureur fictionnante comme une forme ultime de documentaire, et peut-être comme la seule possible, et la plus puissante, en milieu hostile.

**Charlotte Garson**

**Extrait d'*Images documentaires* n°88/89 (2017)**

**Ne peut être reproduit sans l'accord de la revue**

---

<sup>1</sup> Voir notamment sa série *Ce que voient les bouddhas* : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/ce-que-voient-les-bouddhas-1-la-destruction>